

## LXXIII

## LE CHIEN TROP FIDÈLE

Il y avait une fois un bourgeois qui avait un chien avisé et fidèle que l'on appelait à cause de cela Subtil. Il lui était dû douze mille francs, qu'il alla chercher, et quand on lui eut compté son argent, il le mit dans un sac, monta à cheval et, accompagné de son chien, se mit en route pour retourner à la maison. Il eut besoin de descendre, et laissa tomber son sac à l'endroit où il s'était arrêté. Le chien saisit le sac avec les dents, et essaya de le trainer ; mais comme il était trop lourd, il courut après son maître, sauta à la tête du cheval, et mordit même aux habits de son maître. Celui-ci essaya de le chasser et de lui faire lâcher prise ; mais le chien tenait bon. Le maître se dit alors : « Mon chien est enragé, je vais le tuer. » Et il lui tira un coup de pistolet ; le chien s'enfuit en hurlant de douleur. Le maître pensa alors à son sac, qu'il ne trouvait plus sur son cheval. Il revint sur ses pas, en suivant la trace de sang que le chien avait laissée derrière lui. Il retrouva son sac près duquel le fidèle animal était venu mourir, et il pleura son chien qui était mort à cause de sa fidélité.

*(Conté en 1877, par Aimé Pierre, de Liffré, Ille-et-Vilaine.)*

## LXXIV

## LES TROIS FRÈRES

Il était une fois trois frères qui étaient chasseurs ; les deux aînés concurent de la jalousie envers le plus jeune, et un jour qu'ils étaient au plus épais d'une forêt, ils l'abandonnèrent.

Il resta trois jours à errer ça et là, et le troisième jour il aperçut trois géants qui rôtissaient un bœuf entier devant un brasier composé de gros troncs d'arbres ; il avait à la main une arbalète, et se cachant derrière un buisson, il décocha à l'un des géants une flèche qui l'atteignit au talon.

— Qu'est-ce que j'ai là qui me pique ? dit le géant, sans se préoccuper beaucoup.

Le chasseur lança une seconde flèche, puis une troisième qui ne firent pas grand mal au géant ; toutefois, comme il était agacé de ses piqûres, il regarda d'où partaient les flèches, et il découvrit le chasseur qu'il prit dans la main en disant :

— Ah ! petit bonhomme, est-ce toi qui viens de me piquer ? laisse là ton arc, et tu vas manger ta part de notre bœuf.

Le chasseur, qui s'attendait à être tué, fut bien content d'échapper à la mort, il s'assit à côté des géants et ils lui donnèrent une cuisse entière.

Ils le menèrent ensuite à un château où trois princesses étaient enchantées, et le soulevant sur leurs épaules, ils l'y firent entrer par une ouverture étroite qu'ils lui ordonnèrent d'élargir. Quand elle fut assez grande pour livrer passage aux géants, il coupa la tête avec une hache bien aiguisée au premier qui se présenta, et rejeta bien vite son cadavre dans l'intérieur du château ; il tua pareillement le second et le troisième, puis il se mit à la recherche des trois princesses qui étaient endormies. L'une avait au doigt une bague d'or, l'autre portait une croix d'or et la troisième un cœur en or.

Le chasseur leur enleva ces objets, et à mesure qu'il les leur ôtait, il les voyait se réveiller. Toutefois, il quitta le château sans être vu d'elles, et ayant retrouvé la route qui conduisait chez ses frères, il revint à la maison et leur dit :

— Je connais une forêt bien giboyeuse, et un beau château où il y a trois belles princesses.

Ils allèrent tous les trois au château, et virent les princesses qui leur plurent beaucoup, et les deux aînés auraient bien voulu se marier avec elles.

— Nous avons, dit l'une des princesses, été délivrées par une personne que nous ne connaissons pas ; si je trouvais mon libérateur, je me marierais volontiers avec lui.

— C'est moi, belle demoiselle, qui vous ai délivrée, dit l'aîné des chasseurs.

— Si c'est vous, je veux bien vous épouser.

On fit les préparatifs pour le mariage, et quand le jour fut arrivé, le plus jeune dit à la demoiselle :

— Savez-vous qui vous a délivrée ?

— C'est votre frère.

— En avez-vous la preuve ?

— Non, mais il le prétend.

Le jeune garçon fouilla dans sa poche, et en retira une boîte où étaient la bague, la croix et le cœur en or. Les princesses reconnurent que c'était vraiment là leur libérateur, le mariage fut rompu, et le jeune garçon épousa celle des princesses qui lui plaisait le mieux.

*(Conté par Pierre Derou, de Collinée, 1879.)*